Corps rebelles

Les tatouages des soldats des Bataillons d'Afrique dans la collection
Lacassagne (1874-1924)

Muriel Salle

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/6132>

DOI : 10.4000/clio.6132

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2007

Pagination : 145-154

ISBN : 978-2-85816-940-5

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Muriel Salle, « Corps rebelles », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 26 | 2007, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/6132> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.6132>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

Corps rebelles

Les tatouages des soldats des Bataillons d'Afrique dans la collection
Lacassagne (1874-1924)

Muriel Salle

- 1 À l'instar du monde religieux, le monde militaire peut être considéré comme un univers clos : y entrer, c'est quitter la vie « civile », en prendre l'habit – voile, froc ou uniforme –, en accepter les règles spécifiques aussi. En entrant dans les compagnies disciplinaires de l'armée française d'Afrique du Nord – les redoutés « Bat' d'AF » stationnés aux marges de l'empire colonial français, à Tataouine ou Biribi – on franchit encore un cran dans l'enfermement. On se trouve alors confiné dans un espace exclusivement masculin et si infernal qu'Albert Londres déclare, dans le récit qu'il consacre à ces bataillons en 1924, que « Dante n'avait rien vu »¹. La clôture n'y est pas matérialisée par des murs, on n'y est pas en prison au sens strict du terme, mais la relégation n'en est pas moins douloureuse, aux confins de ce désert d'Afrique du Nord si inhospitalier, dans ces compagnies disciplinaires à « régime spécial » où l'on envoie les soldats qui se sont rendus coupables de certains crimes ou délits durant leur service ou leur engagement. C'est au titre de médecin militaire qu'Alexandre Lacassagne (1843-1924) séjourne auprès de ces fameux « Bat' d'AF » dans le courant des années 1870. Le jeune médecin entreprend de collectionner les tatouages, qu'il décalque sur la peau des soldats, en appliquant sur la partie du corps concernée de la toile transparente. Le dessin apparaît très nettement, et il suffit d'en suivre les contours avec un crayon ordinaire. La toile est ensuite placée sur une feuille de papier blanc, et l'image devient visible. Le Docteur Lacassagne repasse ensuite les traits à l'encre bleue ou rouge suivant la coloration du tatouage. Au total sa collection en compte plus de mille trois cents, et représente « d'une manière absolue les dessins, inscriptions ou emblèmes relevés sur la peau de cinq cent cinquante individus »².
- 2 Quelle est la signification de cette pratique, qui semble spécifique de l'espace clos que constituent les bataillons disciplinaires puisque, comme le souligne Lacassagne, « tout le monde sait que les soldats détenus sont plus tatoués que les autres militaires »³ ? C'est à cette question que l'on tentera ici de répondre, en interrogeant ce corpus

original sous l'angle de la lecture de genre. En effet, c'est plus spécifiquement les figures féminines tatouées qui retiendront notre attention.

- 3 Et d'abord, pourquoi se tatoue-t-on ? « Ça tue le temps. J'aime à dessiner et, à défaut de papier, j'emploie la peau de mes compagnons » déclare un tatoueur interrogé par Lacassagne. C'est donc « pour passer le temps [qu'] on tatoue et se fait tatouer »⁴, et l'on peut imaginer que le temps est parfois long dans ces bataillons : le service dure alors cinq ans, dans des conditions de vie souvent éprouvantes. Toutefois, si notre médecin en reste là de son interprétation, on peut sans doute avancer d'autres explications. Pour Lacassagne l'oisiveté, que l'on dit « mère de tous les vices », explique cette pratique car « l'inaction est plus pénible que la douleur même »⁵. Pourtant, « d'une manière générale, le tatouage est une opération très douloureuse »⁶. Tous les tatoués interrogés sur ce point le confirment au médecin collectionneur. « [Il] intéresse, comme on sait, une couche de tissu éminemment sensible [et...] la douleur entraîne à sa suite certains accidents nerveux et peut devenir insupportable, [provoquant] parfois des syncopes. On a même observé la mort par des phlegmons et la pyhoémie »⁷. Car les tatouages sont réalisés dans des conditions pour le moins artisanales : on utilise de l'encre de Chine ou du vermillon, parfois du charbon de bois pilé et délayé dans de l'eau, de l'encre bleue, plus rarement du bleu de blanchisseuse. Le dessin est réalisé à l'aide d'une aiguille « enfoncée à un millimètre et toujours obliquement. Puis, l'opération terminée, le tatoueur lave la surface du dessin avec de l'eau, de la salive ou de l'urine »⁸. Le tatouage est véritablement une blessure, et Lacassagne conclut sans doute un peu vite à l'insensibilité de ceux qui en sont porteurs, insensibilité dans laquelle il voit une marque supplémentaire de sauvagerie. Il semble plus pertinent de considérer qu'il s'agit d'une « mise à l'épreuve de la résistance, de la force de caractère »⁹. La blessure que constitue le tatouage, et qu'il faut subir sans ciller même si l'on admet sans peine combien l'opération est douloureuse, intervient comme la confirmation d'une incontestable implication du sujet, de son engagement total.
- 4 Mais pourquoi s'imposer une telle épreuve ? Chez nos soldats des Bataillons d'Afrique où il a valeur de rite initiatique, le tatouage est « un signe brut, palpable, de virilité »¹⁰. Le tatouage peut donc être considéré comme une « blessure de virilité » pour reprendre l'expression de Nicole Loraux¹¹. C'est sa fonction cicatricielle qui prime alors sur le dessin même. Le tatoué qui exhibe ces stigmates les produit comme preuve de sa virilité, à l'instar de Coriolan, dont la vie nous est racontée par Plutarque. Coriolan brigue le consulat et se livre alors à la pratique romaine du *cicatrices ostendere*¹², car « c'était alors l'usage pour les candidats au consulat de descendre au forum en manteau, sans tunique, pour solliciter et saluer les citoyens, soit pour s'abaisser davantage par cette tenue, convenable à leur démarche, soit pour étaler aux yeux de tous, quand ils portaient des cicatrices, des preuves de leur valeur (symbola tès andreias) »¹³. Le tatoué fait simplement de même, exhibant des tatouages qui sont autant de manifestations d'une résistance physique hors du commun, autant de marques de sa virilité. La relégation aux bataillons d'Afrique induit une exacerbation des caractéristiques de la masculinité, dont la résistance à la douleur – marque de courage ou d'insensibilité, c'est selon –, est un indice. Peut-être faut-il expliquer cette revendication de virilité par l'absence même des femmes, par le caractère strictement clos et homosexué de l'univers des bataillons d'Afrique. Les codes de genre s'élaborent sur le mode dialectique : le masculin et le féminin s'opposent terme à terme. Pour s'affirmer d'un bord, il faut s'opposer à l'autre. Alors que faire quand le référent opposé est absent, sinon forcer le trait dans une exacerbation manifeste de l'unique norme de

référence ? Peut-être doit-on aussi y voir une stratégie de protection contre « la pédérastie, cette horreur des prisons »¹⁴ et des espaces unisexes en général. Le cas d'un soldat tatoué semble confirmer cette hypothèse : il porte un zouave sur chaque fesse, croisant la baïonnette sur le bas des reins, et soutenant une banderole mentionnant l'inscription : « *on n'entre pas* »...

- 5 Dans le monde des bataillons disciplinaires, où la contrainte pèse sur les corps à tous les instants, le tatoué cherche aussi sans doute à réaffirmer son individualité. Dès lors, on peut lire le tatouage comme un processus de réappropriation de soi, d'autant que cette pratique est théoriquement interdite par la discipline militaire. Ainsi, se tatouer c'est bien plus qu'un simple acte d'insoumission, dont les « Joyeux », tels qu'on surnomme les soldats des bataillons d'Afrique, sont coutumiers. Il ne faut pas y voir une simple rodomontade, mais une ultime manifestation de soi. En introduisant la possibilité d'une variation autour de la norme corporelle, le tatouage permet de « personnaliser » son propre corps, de le marquer à loisir et selon sa seule volonté. Il devient pratique d'invention et de mise en question de l'ordre corporel en même temps que de l'ordre social, mais aussi rite de passage pour l'intégration à un groupe. Se tatouer, c'est s'exclure de la majorité pour intégrer une marginalité, selon un processus où l'on est actif et volontaire. Pour l'individu relégué aux Bat' d'Af, c'est un moyen symbolique de reprendre le contrôle de sa vie. Quant à l'application de cette marque corporelle, on procède à l'inscription sur son corps d'un signe de reconnaissance, et donc d'agrégation à une sphère sociale, fût-elle celle des réprouvés. Le tatouage est une marque moderne d'appartenance à un groupe antisocial, c'est un signe d'affiliation, une sorte de clin d'œil de connivence que le tatoué adresse, sans en avoir l'air, à ses semblables, en même temps qu'une forme de résistance, une pratique contestataire et une pratique de sauvages : la technique n'en est-elle pas empruntée à des « primitifs » ? C'est un art voyou, apprécié par tous les asociaux et les indisciplinés, une manière radicale de se démarquer, de choisir le camp des mécréants en adoptant des codes corporels en rupture.
- 6 Ainsi perçu, le tatouage devient un « essai identificatoire »¹⁵, une pratique de réprouvés pour lesquels la clôture des Bat' d'Af est un espace privilégié de construction d'une identité communautaire qui passe essentiellement par le rejet de la norme dominante. C'est une marque d'appartenance, ce qui n'échappe pas, du reste, à Lacassagne et ses confrères qui en font notamment un critère d'identification des criminels¹⁶, et plus spécifiquement des récidivistes¹⁷. L'attention portée à ces signes à la fin du XIXe siècle participe de la « production du visible » telle qu'elle est mise en œuvre par Charcot dans le champ de l'hystérie au même moment. L'iconographie photographique de la Salpêtrière donne à voir, « comme autant de tableaux vivants, les symptômes à l'œuvre dans les corps convulsés des femmes hystériques »¹⁸. De même, les publications sur le tatouage présentent des planches répétitives reproduisant des dessins assez semblables fréquemment qualifiés de « stigmates ». Or ce dernier terme, polysémique, désigne à la fois les traces laissées par une quelconque maladie ou par des sévices subis si on l'emprunte au vocabulaire religieux se référant aux plaies du Christ après sa Passion. Mais, à l'époque, selon Charcot, c'est aussi fréquemment le signe permanent de l'hystérie, laquelle est une pathologie de la féminité, malgré la « découverte » – toute relative – de l'hystérie masculine par ce même médecin. Si l'on convient, avec Régine Plas, qu'il « serait évidemment absurde d'interpréter rétrospectivement le tatouage comme un “symptôme” masculin, qui trouverait son équivalent féminin dans le stigmate de l'hystérique »¹⁹, il n'en demeure pas moins qu'il est troublant d'établir un

parallèle entre ces deux corps parlants, pareillement corps d'exclus : celui du tatoué comme celui de l'hystérique s'imposent comme signifiants. Et ces deux corps se traduisent semblablement, chez ceux qui en font leur objet d'étude, dans une tentative d'objectivation réitérée sans fin lisible dans la collection des motifs tatoués d'un Lacassagne comme dans la tentative de fixer les « attitudes » hystériques sur la pellicule photographique. L'enjeu ? Traduire par des mots et par la raison une pensée diffuse, frappée du sceau de la sauvagerie quand elle s'exprime dans le tatouage, ou de la folie quand il s'agit d'un symptôme hystérique. Il s'agit de parvenir à maîtriser des sujets inquiétants, que l'on s'efforce d'ailleurs de circonscrire par la relégation, dans l'enceinte de la Salpêtrière ou aux confins de l'empire colonial.

- 7 Au-delà de la pratique du tatouage, c'est aux motifs tatoués qu'il convient aussi de s'intéresser. En dépit de leur piètre valeur esthétique, liée tant à la rusticité des conditions de réalisation évoquées plus haut qu'aux médiocres qualités artistiques de ceux qui les réalisent, les tatouages n'en sont pas moins porteurs de sens. Michelle Perrot relève qu'une « peine privative de liberté est dans son principe fondamentalement contraire à la création, qui la suppose »²⁰. Pourtant, privés de liberté, entravés dans leurs corps et jusque dans leur possibilité de parole, les soldats manifestent par le tatouage un irrésistible besoin d'expression, comparable à celui que traduit la pratique du graffiti en milieu carcéral, pratique à laquelle le célèbre criminologue italien, Cesare Lombroso, correspondant assidu de Lacassagne, a pu consacrer un livre : *Les Palimpsestes des prisons*, que l'on trouve dans la bibliothèque d'Alexandre Lacassagne. Quels sont les motifs choisis par les soldats des Bat' d'Af ?
- 8 L'analyse des quelque 1 333 tatouages constituant la collection de Lacassagne, menée grâce à l'ouvrage qu'il publie en 1881 sur le sujet, permet d'en établir une typologie assez précise. Les « emblèmes amoureux ou érotiques » représentent un peu plus de 20 % des motifs relevés²¹, à côté des « emblèmes patriotiques et religieux » (6,8 %), des emblèmes « professionnels » (7,3 %), « militaires » (11,2 %) ou encore des motifs « fantaisistes et historiques » (25,8 %). Quelle place les figures féminines occupent-elles dans ce corpus ? J'entends par « figure féminine » les dessins représentant explicitement une femme, mais également les évocations de femmes (prénom tatoué, par exemple). Il est à noter qu'ils représentent une part importante de la collection et par suite, une part probablement importante des motifs choisis par les sujets décidant de se faire tatouer. La réclusion dans un espace exclusivement masculin, où la virilité est une valeur essentielle, exacerbe sans doute l'intérêt pour le sexe que l'on dit faible.
- 9 On ne peut procéder à un comptage systématique des figures féminines tatouées, Alexandre Lacassagne n'ayant pas adopté cet angle d'analyse quand il a constitué sa collection. Il n'a, en effet, pas relevé spécifiquement ce type de motifs qui se trouvent de ce fait dispersées dans presque toutes les catégories de la précédente typologie. Par ailleurs, la source imprimée sur laquelle on travaille essentiellement ne contient pas de reproduction in extenso de ladite collection, et l'on ne peut donc pas élaborer, en l'état actuel, de nouvelle typologie. Mais on peut mener à bien une première étude de ces figures féminines dans le cadre de la typologie même de Lacassagne. Ainsi, parmi les emblèmes patriotiques et religieux, on rencontre deux « sœurs de charité » et quatre figures de saintes, dont une Jeanne d'Arc, sur le dos d'un homme, de grandes dimensions et en couleur (Lacassagne souligne la qualité du dessin). On découvre aussi cinq Alsaciennes, « d'après le tableau de Henner » précise-il, et trente-quatre bustes de la République. Parmi les simples inscriptions, la déclaration menaçante : « Mort aux

femmes infidèles » revient à cinq reprises ; elle est une fois particulièrement visible, sur l'avant-bras d'un sujet (fig. 10)²². Mais on repère aussi la simple mention de prénoms féminins : « Thérèse », « Caroline », « Constance » ou « Rosalie », traduisant une sentimentalité aussi touchante qu'inattendue dans ce que l'on pensait être un monde de brutes. D'ailleurs, les symboles d'amour sont fréquents. Ici figurent cœurs percés ou enchaînés, mains entrelacées (« qui sont des serments d'amour ou d'amitié », souligne Lacassagne) tenant parfois une pensée et accompagnées d'initiales, poignards dans la région mammaire gauche, évoquant la blessure mortelle infligée à un cœur brisé, plaie toujours ouverte et sur les bords de laquelle le dessinateur ne manque jamais de faire figurer trois ou cinq gouttes de sang...

- 10 Les emblèmes amoureux et érotiques méritent qu'on s'y attarde davantage. « J'ai rangé dans cette catégorie tous les tatouages qui ont été provoqués par une manifestation de l'instinct génital », explique Lacassagne²³. On dénombre 176 bustes de femmes, plus ou moins dénudés, trente-cinq femmes nues, quatre dessins représentant le coït debout. Certains sont franchement obscènes, et les inscriptions qui ornent le bas-ventre : « *Robinet d'amour* », (fig. 11), « *Plaisir des dames* », « *Venez, Mesdames, au robinet d'amour* », sont autant de signes certains de lubricité, peut-être significatifs d'une frustration sexuelle, sans doute révélateurs d'une certaine conception de la sexualité et, plus largement, des rapports avec l'autre sexe. En amour, nos soldats sont des conquérants, affichant une assurance de façade, ne doutant ni de leurs capacités sexuelles, ni de leur succès. En fait de séduction, c'est plutôt à la provocation et à la domination qu'ils ont l'habitude de recourir.
- 11 Enfin, l'inventaire des emblèmes fantaisistes et historiques suscite la perplexité. On identifie, entre autres, quelques types de femmes de différents pays (Mauresque, Espagnole), plusieurs représentations de la Fortune et des « femmes célèbres », contemporaines ou non : Marie Stuart, Charlotte Corday, Jeanne d'Arc, Anne d'Autriche ou encore l'actrice alors en vogue, Mademoiselle Granier. Signalons un tatouage remarquable par sa taille et sa qualité : une Jeanne Hachette²⁴ de 41 cm de haut par 39 cm de large, sur le dos d'un homme. Ces derniers motifs sont autant d'indices d'appartenance des tatoués au « monde », en dépit de leur temporaire relégation. Ils en connaissent les idoles du moment, et les héroïnes favorites des livres d'histoire. « Sans l'école, beaucoup de nos graphiques n'auraient pas été possibles », déclare Lombroso au sujet des graffitis qu'il étudie²⁵. On peut sans doute en dire autant de ces tatouages, tant il est vrai que les personnages choisis font écho aux figures du Panthéon républicain²⁶ alors en cours d'édification, principalement par le biais de l'école.
- 12 Dans le monde clos des bataillons d'Afrique, les tatouages ont donc beaucoup à nous dire. « Survivance de moyens d'expression archaïques ou puérils »²⁷, ils n'en sont pas moins « le symbole d'un manque, le signe de la recherche du lien avec le groupe »²⁸. C'est donc bien comme un « essai identificatoire » qu'il faut considérer le tatouage, un mode d'intégration au groupe des réprouvés, une manière d'incorporer, au sens strict du terme, sa relégation hors du monde, et de se l'approprier en inscrivant dans sa chair même une marque corporelle qui résonne comme une rupture aussi définitive que la marque est indélébile. Se tatouer, c'est faire un pied de nez à une institution qui veut contraindre les corps, c'est aussi proclamer son individualité, et sa virilité. Car c'est bien d'une affaire d'hommes qu'il s'agit tant du fait de la douleur générée par l'opération que des motifs choisis. Dans le cadre des bataillons d'Afrique, le tatouage est donc une pratique performative complexe, à la fois paradigme de la masculinité et de la

marginalité, générée sans doute pour une part par la relégation et en même temps révélatrice d'une intégration des normes du « monde ».

BIBLIOGRAPHIE

Sources

BAER A., 1895, « Le tatouage des criminels », in *Archives d'Anthropologie criminelle, de criminologie et de psychologie normale et pathologique*.

DAGUILLON, 1895, « Contributions à l'étude du tatouage chez les aliénés », in *Archives de l'anthropologie criminelle et des sciences pénales*.

GEILL Christian, s.d., *Identification par le tatouage*, Lyon, A. Storck.

LACASSAGNE Alexandre, 1881, *Les tatouages. Étude anthropologique et médico-légale*, Paris, Librairie J.-B. Baillière et Fils.

LOCARD Edmond, 1909, *L'identification des récidivistes*, Paris, A. Maloine.

LOMBROSO Cesare, 1894, *Les Palimpsestes des prisons*, Lyon, A. Storck.

LONDRES Albert, 1924, *Dante n'avait rien vu*, Paris, Albin Michel.

Bibliographie

ARTIÈRES Philippe et CORNELOUP Gérard, 2004, *Le médecin et le criminel. Alexandre Lacassagne (1843/1924)*, Catalogue de l'exposition de la Bibliothèque municipale de Lyon (27 janvier-15 mai 2004), Lyon, Les Amis de la Bibliothèque de Lyon.

BAILLETTE Frédéric, 2003, « Inscriptions tégmentaires de la loi », *Quasimodo*, n° 7 : « Modifications corporelles », p. 61-88.

BEN MAHMOUD Ferial, 2005, *Bat' d'Af. La légende des mauvais garçons*, Paris, Mengès.

DERMENJIAN Geneviève, GUILLHAUMOU Jacques et LAPIED Martine (dir.), 2004, *Le Panthéon des femmes. Figures et représentations des héroïnes*, Paris, Publisud.

DIDI-HUBERMAN Georges, 1982, « Une notion du "corps-cliché" au XIXe siècle », *Parachute*, n° 35, p. 8-14.

DUBOIS-BONNEFOND J.-C., 1983, « Tatouage, identité, filiation. Essai psychopathologique chez l'adolescent », *Psychologie médicale*, Tome 15, n° 4, p. 571-574.

LORAUX Nicole, 1984, « Blessures de virilité », *Le Genre humain*, n° 10 : « Le masculin », Bruxelles, Complexe, p. 39-56.

PERROT Michelle, 1987, « Les enfants de la Petite Roquette », *L'Histoire*, n° 100, p. 30-38.

—, 1998, « Écrire en prison au XIXe siècle », *Rémanences, revue littéraire*, n° 8, « Écrire pour Claude Lucas », p. 75-79.

PLAS Régine, 1994, « Tatouages et personnalité criminelle », in Laurent Mucchielli (dir.), *Histoire de la criminologie française*, Paris, L'Harmattan, p. 157-167.

SALLE Muriel, 2005, *Féminin vs Masculin. Jeux de miroirs dans les discours médicaux et anthropologiques sur le corps et la nature féminine à la fin du XIX^e siècle*, mémoire de Master 2, sous direction de Michelle Zancarini-Fournel, Université Lumière Lyon 2.

NOTES

1. Londres 1924.
2. Artières et Corneloup 2004 : 85.
3. Lacassagne 1881 : 68.
4. Lacassagne 1881 : 22.
5. Lacassagne 1881 : 78.
6. Baer 1895 : 157.
7. Baer 1895 : 157. La pyhoémie désigne les « affections dans lesquelles il y a une tendance marquée à la formation de collections purulentes » comme l'indique le Littré.
8. Daguillon 1895 : 18-19.
9. Baillette 2003 : 65.
10. Baillette 2003 : 66.
11. Loraux 1984.
12. Dans la Rome antique, il s'agit de produire des cicatrices comme preuves, lors de procès.
13. Loraux 1984 : 39.
14. Perrot 1987, 36.
15. Dubouis-Bonnefond 1983 : 571.
16. Geill s.d.
17. Locard 1909.
18. Didi-Huberman 1982 : 9.
19. Plas 1994 : 165.
20. Perrot 1998 : 75.
21. Tous les chiffres sont tirés de mon travail de recherche en Master 2. Salle 2005.
22. Voir cahier d'images au centre du volume.
23. Lacassagne 1881 : 63.
24. Selon la légende populaire, il s'agit d'une jeune fille française qui, lors du siège de Beauvais par Charles le Téméraire en 1472, s'armant d'une hachette, entraîna ses concitoyens à la défense de leur ville, forçant le duc de Bourgogne à lever le siège.
25. Lombroso, cité par Perrot 1998 : 76.
26. Dermenjian 2004.
27. Plas 1994 : 164.
28. Plas 1994 : 164.

RÉSUMÉS

Corps rebelles. Les tatouages de la collection Lacassagne (1874-1924). À la fin du XIX^e siècle, le Docteur Alexandre Lacassagne est médecin militaire en poste en Algérie, auprès des bataillons d'Afrique, ces compagnies disciplinaires où sont envoyés les soldats indisciplinés, aux confins de

l'empire colonial français. Dans cette relégation à « régime spécial » où les conditions d'existence sont infernales, le jeune médecin entreprend de relever les marques corporelles dont s'ornent les soldats. Décalquant leurs tatouages à même leur peau pour en faire une étrange collection et tenter d'en comprendre les enjeux et les significations, il s'interroge : pourquoi une telle conduite ? C'est la question que nous posons de nouveau dans cet article qui porte plus particulièrement sur les figures féminines ainsi tatouées et sur le rôle que joue cette pratique de « sauvages » dans l'espace clos du bataillon disciplinaire. Réaffirmation d'une virilité outrée dans un espace monosexué, essai identificatoire qui sonne comme un pied de nez à l'institution qui veut contraindre les corps, le tatouage est une pratique performative complexe, à la fois paradigme de la masculinité et de la marginalité.

Rebel Bodies. Tattoos in Doctor Lacassagne's collection (1874-1924) Doctor Alexandre Lacassagne was a military doctor in Algeria posted at the end of the XIXth century among the battalions of Africa, where unruly soldiers were sent on the margins of the French colonial empire. The young doctor was interested in the corporal markings of these soldiers whose living conditions under their special regime were appalling. He sought to understand the stakes and significations of these tattoos which he transferred from their skin in order to constitute his unusual collection. This article asks similar questions while focusing on the feminine figures within the collection, seeking to understand the role of such corporal practices within the rough and enclosed world of the disciplinary battalion. Whether they express the reaffirmation of an excessive masculinity in a same-sex environment or a form of self-identification within an institution that seeks to control the body, tattoos constitute a complex performative practice, paradigmatic of both masculinity and marginality.

INDEX

Index chronologique : XIX^e siècle

Keywords : 19th century, battalions of Africa, body, marginality, masculinity, representation, tattoos

Mots-clés : bataillons d'Afrique, tatouage, corps, masculinité, représentations, apparences, marginalité

AUTEUR

MURIEL SALLE

Muriel SALLE est agrégée d'histoire, doctorante en histoire contemporaine à l'Université Lumière-Lyon 2, sous la direction de Michelle Zancarini-Fournel et rattachée au LARHRA (Laboratoire de Recherche Historique Rhône-Alpes) ; elle travaille sur la construction d'un discours médical sur l'altérité à la Belle Époque, à partir des archives du Docteur Alexandre Lacassagne (1843-1924), à la confluence de l'histoire des femmes et du genre, de l'histoire de la médecine et de l'histoire du corps.